

## Gérard de Nerval en 1855

Hisashi MIZUNO

La mort appelle la commémoration ; d'autant plus si c'est une mort accidentelle ou tragique, comme ce fut le cas de celle de Gérard de Nerval. Dans une odelette, intitulée «La Grand'mère», le poète avait décrit ainsi sa réaction envers la mort : «quand on l'enterra (la grand-mère), / Parents, amis, tout le monde pleura / D'une douleur bien vraie et bien amère ! / Pour moi, j'errais dans la maison surpris / Plus que chagrin [. . .]»<sup>1</sup>. Après sa propre mort survenue au petit matin du 26 janvier 1855, tout le monde pleura sans doute d'une tristesse plus ou moins sincère en pensant au bon Gérard, et chacun exprima ses souvenirs d'une manière ou d'une autre<sup>2</sup>, à tel point que Hippolyte Babou note le 17 février : «Un événement déplorable, la mort de M. Gérard de Nerval, défraye encore la verve routinière des faiseurs de feuilletons. Ecoutez babiller toutes les plumes indiscrètes. Le premier venu broche sur ce thème, et s'écrie dans son patois : «Gérard était mon ami intime.» Puis viennent par ricochet une multitude d'anecdotes où l'ami de Gérard a toujours le beau rôle. Il y a des vanités si intraitables qu'elles n'hésitent même pas à prendre une tombe pour marche-pied. Chaque fois qu'une intelligence brillante s'éteint, dans ce monde si tourmenté de la littérature et des arts, rien ne peut empêcher le

---

<sup>1</sup> Gérard de Nerval, *Œuvres complètes*, t. I, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1989, p.340. (Sigle : Pl).

<sup>2</sup> Je me permets de renvoyer à mon article, «Les nécrologies de Gérard de Nerval», *Plaisance*, n° 7, anno 3°, 2006, pp.15–27.

renouvellement de l'éternelle comédie des funérailles.<sup>3</sup> De ce phénomène aussi fréquent que banal, Gérard aurait dit : «Douleur bruyante est bien vite passée<sup>4</sup>». Juste un an après sa mort, un poète qui fait partie de ceux chez qui le souvenir «se creuse plus avant», songe encore à la disparition de Gérard et la pleure silencieusement : «il y a aujourd'hui 26 janvier, juste un an, - quand un écrivain d'une honnêteté admirable, d'une haute intelligence, et *qui fut toujours lucide*, alla discrètement, sans déranger personne, -si discrètement que sa discrétion ressemblait à du mépris, délier son âme dans la rue la plus noire qu'il pût trouver, - quelles dégoutantes homélies ! quel assassinat raffiné !<sup>5</sup>» C'est en ces termes que Charles Baudelaire exprima ses condoléances à l'âme de Nerval. Durant cet intervalle d'un an, quels discours a-t-on accumulé sur Gérard de Nerval ? Autrement dit, quelles réactions a entraîné sa mort en 1855 ?

## Un effet décisif de la mort tragique dans la rue de la Vieille Lanterne

La lecture des écrits nécrologiques qui ont accompagné la mort de Gérard de Nerval éclaire l'effet produit par cet événement sinistre sur la réception de son œuvre. Avant son suicide, ses lecteurs le considéraient comme un écrivain de veine fantaisiste qui se balançait harmonieusement entre la réalité et l'imagination. Felix Mornand, par exemple, dans un compte rendu des *Filles du feu* en 1854, insiste sur l'équilibre entre la

---

<sup>3</sup> Hippolyte Babou, «Courrier de Paris», *L'Athenæ 7 um français*, 17 février 1855, p.188.

<sup>4</sup> «La Grand'mère», odelette ci-dessus.

<sup>5</sup> Charles Baudelaire, «Études sur Poe», *Œuvres complètes*, t. II. Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1976, p.306.

rêverie allemande et l'ironie française dans cette œuvre. A propos de *Sylvie* il parle d'un «indicable effet de clair-obscur et de mélancolie, brusqué de temps en temps par un franc rire<sup>6</sup>». Mais, dans sa nécrologie du 10 février 1855, le même chroniqueur de *L'Illustration* invoque les symptômes de la maladie mentale de Gérard pour expliquer la cause de son acte : «Il n'était pas de même en sa personne, depuis un an ou deux surtout. Les soins mêmes dont à divers reprises il avait fallu l'entourer, lui causaient, par le souvenir, une irritation extrême, et on remarquait de temps en temps en lui une exaltation et une loquacité voisines d'un certain délire<sup>7</sup>». Il en est de même pour Théophile Gautier ; en 1854, il évoque certes «l'étrangeté la plus inouïe», mais ajoute aussitôt que celle-ci «se revêt, chez Gérard de Nerval, de forme pour ainsi dire classique», et, à propos des contes orientaux du *Voyage en Orient*, que «cette tendance mystique est amplement contrebalancée par des études d'une réalité parfaite<sup>8</sup>». Pourtant, en 1855, comme s'il voulait attribuer l'origine du suicide de son ami à la maladie mentale, Gautier accumule des expressions très imagées comme «cette âme pure qui voltige toujours comme un oiseau sur les réalités de la vie sans s'y poser jamais» ou «l'envahissement progressif du rêve [. . .] a rendu la vie de Gérard de Nerval impossible dans le milieu où se mouvaient les réalités», pour arriver à la formule décisive : «le rêve a tué la vie<sup>9</sup>». En réalité, avant *Aurélia* Nerval parla peu de sa maladie durant sa carrière littéraire, et quand il le fit, ce fut au moment de créer une forme de poésie en prose personnelle, et non pour raconter sa vie privée dans le cadre de la pure autobiographie<sup>10</sup>. On peut donc dire que

---

<sup>6</sup> Félix Mornand, «Causerie littéraire», *L'Illustration*, 18 mars 1854.

<sup>7</sup> Félix Mornand, «Chronique littéraire», *L'Illustration*, 10 février 1855.

<sup>8</sup> Théophile Gautier, «*Lorely – Les Filles du feu*, par Gérard de Nerval», *Le Moniteur Universel*, 25 février 1854.

<sup>9</sup> Théophile Gautier, «Gérard de Nerval», *La Presse*, 27 janvier 1855.

dans l'histoire de la réception des œuvres de Nerval, l'événement du 26 janvier a fait pencher la balance vers la folie au détriment de la réalité. Le 30 janvier 1855, Alexandre Dumas lance la légende de la rue de la Vieille Lanterne où Gérard se pendit :

La rue de la Vieille-Lanterne. [ . . ]

On descend dans cette dernière, qui n'est qu'une ruelle profonde qui semble s'enfoncer sous la place du Châtelet, par l'escalier que nous avons dit.

On craint à la fois de poser le pied sur ces marches glissantes, la main sur cette rampe rouillée.

Vous descendez sept marches, et vous vous trouvez sur un petit palier.

En face de vous, à la hauteur de votre tête, ce prolongement qui conduit chez le forgeron fait voûte.

Dans l'obscurité, au fond de cette voûte, vous découvrez une fenêtre cintrée avec des barreaux de fer pareils à ceux qui grillent les fenêtres des prisons.

Descendez cinq marches, arrêtez-vous sur la dernière, levez le bras jusqu'au croisillon de fer.

Vous y êtes : c'est à ce croisillon que le lacet était attaché.

Un lacet blanc, comme ceux dont on fait des cordons de tablier.

En face est un égout à ciel ouvert, fermé par une grille de fer.

L'endroit, je vous l'ai dit, est sinistre.

---

<sup>10</sup> Voir mes deux articles : «L'écriture dialogique de la folie dans les écrits autobiographiques de Gérard de Nerval avant *Aurélia*», *Romantisme*, n° 149, 2010-3, pp.111-123, et ««Tout vit, tout agit, tout se correspond». La folie poétique dans *Aurélia* de Gérard de Nerval», *Revue d'Histoire littéraire de la France*, mai 2010, pp.333-349.

En face de vous, s'étend la ruelle de la Vieille-Lanterne, qui remonte vers la rue Saint-Martin.

Dans cette rue, à droite, un garni, quelque chose d'immonde, qu'il faut voir pour s'en faire une idée, avec une lanterne, sur le verre de laquelle est écrit :

*On loge la nuit.*

*Café à l'eau.*

En face de ce garni, des écuries qui, pendant ces longues nuits de glace que nous venons de traverser, sont restées ouvertes afin de donner un refuge aux malheureux trop pauvres pour demander à loger dans ce garni.

Vous êtes resté sur la dernière marche, n'est-ce pas ?

Eh bien, c'est là, les pieds distants de cette marche de deux pouces à peine, que, vendredi matin, à sept heures trois minutes, on a trouvé le corps de Gérard, encore chaud, et ayant son chapeau sur la tête<sup>11</sup>.

Cette description détaillée est précédée d'une invitation par Dumas au pèlerinage funèbre sur les lieux de la mort de Gérard<sup>12</sup>, c'est ainsi qu'une petite rue inconnue de Paris se transforme en un endroit mythique, qui sera fixé par une série de lithographies, dont la première est celle de Célestin Nanteuil<sup>13</sup>, publiée en grand format dans *L'Artiste* le 18 février

---

<sup>11</sup> Alexandre Dumas, «Quelques détails sur la mort de Gérard de Nerval et sur la place où l'on a retrouvé son corps», *Le Mousquetaire*, 30 janvier 1855.

<sup>12</sup> «Si par hasard, vous qui lisez ces lignes, vous vouliez faire un funèbre pèlerinage (sic) au lieu où a été trouvé le corps de notre pauvre ami Gérard de Nerval, vous n'auriez, pèlerin de deuil, qu'à suivre l'étrange itinéraire que nous allons tracer», *ibid.*

<sup>13</sup> Elle est reproduite dans le catalogue de l'exposition Gérard de Nerval, Maison de Balzac, 18 décembre 1981–21 mars 1982, p.111.

1855 avec la légende : «26 janvier 1855, R. de la Vieille Lanterne». Dans le même numéro, on lit ce passage d'Edouard Houssaye : «Depuis la mort de Gérard de Nerval, la rue de la Vieille-Lanterne, que ne connaissaient guère que les Athéniens qui l'habitent, a été tous les jours visitée par les gens de lettres, les artistes, je ne dirai pas les gens du monde, mais les femmes du monde, celles qui avaient lu les œuvres du voyageur, celles qui vont les lire ou celles qui sont curieuses tout simplement et qui vont voir plaider les causes célèbres (sic). / Oui, tout le monde a été là comme à un funèbre pèlerinage. Quelques artistes, entre autre, Célestin Nanteuil et Gustave Doré, ont voulu conserver à une autre génération l'aspect sinistre de cette rue immonde. *L'Artiste* publie aujourd'hui le dessin de Célestin Nanteuil. On n'a pas plus de précision et plus de caractère en même temps, c'est la vérité telle qu'elle est, mais il semble qu'on y voit passer une âme en peine. / Monsieur Gustave Doré est parti de la vérité pour aboutir aux visions les plus étranges : c'est toute une composition où la pensée se perd dans les sombres et radieux voyages de la mort. On y voit Gérard de Nerval posant presque le pied sur le dernier degré de cet escalier des enfers. On y voit l'âme du poète qui s'envole, qui fuit ces infâmes ténèbres pour aller retrouver au banquet éternel les muses qui lui ont souri et les femmes qu'il a aimées<sup>14</sup>. Et E. Houssaye termine son article en évoquant la cause du suicide : «Mais Gérard de Nerval n'est pas mort de misère. Il est mort de folie comme le Tasse, -mort sans préméditation comme un voyageur qui s'aventure trop haut ou trop loin et qui trouve un abîme sous ses pieds.<sup>15</sup> C'est ainsi que la folie et la lugubre rue s'associent autour de l'image du pendu.

---

<sup>14</sup> Edouard Houssaye, «Le monde parisien», *L'Artiste*, 18 février 1855, p.107.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p.110.



Célestin Nanteuil



Gustave Doré

### ***Le Rêve et la Vie***

*Aurélia* a pu passer pour un auto-témoignage du poète sur sa folie, d'autant plus qu'on répétait en avoir trouvé des fragments sur le corps du mort. Déjà, dans sa nécrologie du 30 janvier 1855, Gautier avance cette idée : « Nous avons retrouvé les derniers feuillets de cet étrange travail, sans exemple peut-être, dans les poches du mort. Il le portait avec lui, comptant achever la phrase interrompue . . .<sup>16</sup> ». Au moment de la publication de la seconde partie au 15 février 1855, la direction de *Revue de Paris* dit en note : « Nous publions le dernier travail de Gérard de Nerval, tel qu'il nous l'a laissé, en respectant, comme c'était notre devoir, les lacunes qu'il avait l'habitude de faire disparaître sur les épreuves<sup>17</sup> ». Mais le *Pays*

<sup>16</sup> *La Presse*, 30 janvier 1855.

<sup>17</sup> *RP*, p.477.

signale le 21 février que « Cette étude psychologique de ses propres sensations, entreprise par ce charmant esprit et poursuivie jusqu'à son dernier jour, emprunte à la fin mystérieuse de l'auteur un surcroît d'intérêt douloureux et sinistre, qui rend plus vives et plus pénétrantes ces pages éloquentes dont les derniers furent trouvées sur Gérard après sa mort<sup>18</sup> ». Et dans la version du volume intitulé *Le Rêve et la Vie*<sup>19</sup>, les éditeurs, Théophile Gautier et Arsène Houssaye, ont inséré des fragments des dix lettres dans le chapitre VI de la Seconde Partie avec la notice suivante : « Les amis de Gérard de Nerval ont été assez heureux pour retrouver dans ses papiers des fragments de ces lettres. L'éditeur les publie tels qu'ils lui ont été remis, sans prétendre les coordonner, les lier entre eux, leur donner la suite et l'enchaînement dont le pauvre rêveur a emporté le secret avec lui.<sup>20</sup> »

De plus, dans ce même volume, les deux éditeurs précèdent les écrits de Nerval par leurs articles nécrologiques, publiés respectivement le 30 janvier et le 4 février. On ne sait pas pourquoi, mais Gautier anticipe son article en le datant du 27 janvier, lendemain de la mort de son ami ; pour lui, « *Aurélia ou le Rêve et la Vie* montre la raison froide assise au chevet de la fièvre chaude, l'hallucination s'analysant elle-même par un suprême effort philosophique. [ . . . ] Mais la main a laissé tomber le crayon, et le rêve a tué la vie ; l'équilibre maintenu jusque-là s'était rompu ; - cet esprit si charmant, si ailé, si lumineux, si tendre, s'est évaporé à jamais ; il a secoué son enveloppe terrestre, comme un haillon dont il ne voulait plus, et il est entré dans ce monde d'élohims, d'anges, de sylphes, dans ce paradis

---

<sup>18</sup> Passage cité dans Michel Brix, *Manuel bibliographique des œuvres de Gérard de Nerval*, PU de Manur, 1997, p.281.

<sup>19</sup> Le volume est publié chez Victor Lecou. Son enregistrement à la Bibliographie de la France a lieu le 28 avril 1855.

<sup>20</sup> *Le Rêve et la Vie*, *ibid.*, p.108.



d'ombres adorées et de visions célestes, qui lui était déjà familier<sup>21</sup>». Familier à cet état de rêve, parce qu'il n'avait pas dominé son rêve, et à ce moment-là, «pendant de longues heures, (avait déjà écrit Gautier,) nous avons écouté le poète transformé en voyant qui nous déroulait de merveilleuses apocalypses et décrivait, avec une éloquence qui ne se retrouvera plus, des visions supérieures en éclat aux magies orientales du hatchich<sup>22</sup>». Ainsi Gautier présente Gérard de Nerval comme un poète-voyant, dont la folie lui permet de déployer des visions supérieures, *Aurélia* étant le produit de cette folie.

Arsène Houssaye rappelle que Gérard était un grand voyageur et un Bohême, mais il insiste surtout sur sa parenté trop intime avec le surnaturalisme du *Faust* : «Gérard a débuté en vivant trop intimement avec le *Faust* de Goethe, qui a répandu çà et là un nuage dans le ciel de son intelligence. Peu d'esprits se sont égarés plus loin dans les labyrinthes du monde invisible<sup>23</sup>». Les derniers mots tombés de sa plume sont ceux-ci : *Ce fut comme une descente aux enfers*. Est-il parti de là pour entrer dans cette odieuse rue de la Tuerie, qui l'a conduit à ce fatal escalier en spirale de la rue de la Vieille-Lanterne ? Escalier de l'*Enfer* du Dante ! avec son corbeau et sa clef symbolique<sup>24</sup>. D'ailleurs, au début d'*Aurélia*, une notice d'Arsène Houssaye est placée en épigraphe : «Depuis son dernier voyage en Allemagne, Gérard, plus tourmenté que jamais sur je ne sais quelles aspirations vers l'infini, oubliait souvent qu'il était sur la terre. Il sentait qu'il perdait pied et marchait dans le vide ; il se tournait vers le passé pour ressaisir sa vie et se croire vivant encore. Ses dernières pages témoignent de cette préoccupation du passé ; il avait fermé tous les livres,

---

<sup>21</sup> *Le Rêve et la Vie*, p.17.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p.15.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p.20.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p.24.

excepté le livre de son âme ; il ne lisait plus de poésies que celles de ses amours. Il présentait que la mort allait le prendre ; et, comme un voyageur qui voit tomber la nuit, il se retournait et jetait encore un regard sur les espaces parcourus. A tous les monuments en ruines de son cœur, il cueillait pieusement la parietaire<sup>25</sup>. Il se peut que ces deux notices écrites par les amis de longue date, publiées juste après la mort de Gérard et reprises dans un volume posthume d'une importance indéniable, constituent l'image d'un poète-voyageur qui rase à peine la terre et garde les yeux toujours levés vers l'infini.

Un lecteur comme Charles Asselineau essaie de ne pas trop souligner le rôle de la folie dans les œuvres nervaliennes, et tout en reprenant les lectures d'*Aurélia* par Gautier et Houssaye, autrement dit, en évoquant la lutte de la folie et de la raison ainsi que la combinaison faustienne du naturel et du surnaturel dans la vie humaine, il ne manque pas de signaler, pour la première partie du texte au moins que : «l'art et la clarté avec lesquelles elle (la marche fatale) est écrite prouvent que l'auteur y était parfaitement maître de sa pensée<sup>26</sup>». D'autre part, il admet que la seconde partie est confuse, désordonnée et loin du contrôle de la raison. De son point de vue, le récit est autobiographique, et le livre correspond à la vie : «le suicide du poète est en quelque sorte pour le livre une conclusion naturelle : le héros succombe à la folie, il désespère de la vie. . . , et meurt<sup>27</sup>». On voit ici que malgré lui, Asselineau associe sa voix à celles des autres lecteurs pour confirmer que la vie explique l'œuvre. Ainsi, on ne peut plus se passer de la folie et du suicide pour lire Gérard de Nerval,

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p.39.

<sup>26</sup> Charles Asselineau, «Le dernier livre de Gérard de Nerval : *Aurélia, ou le Rêve et la Vie*. Paris. Hachette (sic), 1855, In-12», *L'Athenaeum français*, 27 octobre 1855, p.924.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p.924.

d'autant plus que la cause de la folie commence à être attribuée à sa passion pour une actrice.

En fait, bien qu'il veuille être discret à l'égard de la vie amoureuse de Gérard, Asselineau contribue paradoxalement à la constitution du mythe de Jenny Colon<sup>28</sup> lorsqu'il écrit : «Qui fut jamais plus discret sur les faits de sa vie intime que le fut Gérard de Nerval ! Je n'en veux pour preuve que le secret qu'il garda jusqu'à la fin sur cet amour qui paraît avoir été le seul de la vie. Dès le lendemain de sa mort, ce nom qu'il n'avait jamais prononcé était imprimé et commenté dans vingt journaux [. . .]<sup>29</sup>». Remarquons que c'est Georges Bell qui a développé les anecdotes plus ou moins erotico-humoristiques de Gérard à l'égard de son étoile : «Le souvenir de Jenny Colon vivait toujours dans son cœur, et la pensée de cette femme, à force de fermenter dans sa tête, y porta un désordre maladif. Un instant, grâce aux soins affectueux et intelligents du docteur Blanche, les craintes disparurent, la santé revint, languissante d'abord, puis plus forte, enfin satisfaisante et capable de supporter un voyage, le remède le plus efficace pour les maladies de cette nature<sup>30</sup>», et plus loin, le biographe établit un lien entre l'amour évanoui et la folie : «sa pensée allait sans cesse chercher dans les années antérieures les bonheurs évanouis. Il vivait comme dans un rêve perpétuel, au milieu de fantômes et de chimères qui lui plaisaient d'autant plus qu'ils se revêtaient des formes plus idéales». C'est ainsi que les lecteurs-amis des dernières années de Nerval ont pris au pied de la lettre le monde littéraire créé par Nerval lui-même. Dans leurs

---

<sup>28</sup> Pour la constitution du mythe Jenny Colon, voir mon article, «La formation d'un mythe de l'actrice – La recherche documentaire dans le cas de Jenny Colon auprès de Gérard de Nerval», *Kobe Kaisei Review*, n° 38, décembre 1999, p.123–144.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p.223.

<sup>30</sup> Georges Bell, *Gérard de Nerval*, Victor Lecou, 1855, p.31 et p.41.

interprétations, l'amour perdu et la folie se présentent comme les clés du décodage des textes apparemment désordonnés et mystiques, et les lecteurs de Nerval se sont laissés facilement enivrer par ces effluves sensationnelles émanant de sa vie privée, discrètement cachée à leurs yeux avant sa mort<sup>31</sup>.

### ***La Bohème galante***

Le second recueil important de Nerval, paru en 1855, s'intitule *La Bohème galante*<sup>32</sup>, son enregistrement à la *Bibliographie de la France* date du 24 novembre 1855 et du 29 décembre 1855. D'après Michel Brix, il y eut deux tirages à quatre ou cinq semaines d'intervalle, ce qui indiquerait de bonnes ventes. Ce volume, préfacé par Paul de Saint-Victor, contient, à part le récit éponyme, les trois contes, des comptes rendu théâtraux, *Les Nuits d'octobre et Promenades et Souvenirs*.

Les textes de ce volume ne montrent quasiment pas de trace de la maladie, et Charles Asselineau aime mettre en lumière le Nerval positif et réaliste qui s'y montre ; «C'est sans doute en raison de sa première éducation et de ses premières prédilections poétiques que Gérard conserva toujours un faible pour Casimir Delavigne. Il le considérait comme le représentant du véritable art français en vers, et le préférerait pour cette raison à M. de Lamartine. Certes, il ne haïssait pas la subtilité, ni le vapoureux

---

<sup>31</sup> En réalité, c'est Nerval lui-même qui a constitué son propre mythe par ses écrits prétendus autobiographiques. La preuve en est que sur ceux-ci s'appuie presque entièrement sa première biographie par Eugène Mirecourt en 1854, et une telle situation a continué jusqu'à la parution de la biographie par Gauthier Ferrières, *Gérard de Nerval. La vie et l'œuvre 1808-1855*, Alphonse Lemerre, 1906. La première biographie scientifique est celle d'Aristide Marie, *Gérard de Nerval, Le Poète et L'Homme*, Hachette, 1914.

<sup>32</sup> Pour ce qui est de l'accent sur le mot Bohème, voir Michel Brix, *op. cit.*, pp.151-152.

dans la pensée ; mais il aimait la netteté et, si je puis dire peut-être le positif dans l'expression<sup>33</sup>. Quant aux *Nuits d'octobre* et *Promenades et Souvenirs* il note : «L'observation nette et crue, -le réalisme, - y est tempérée par un accent personnel de tendresse et de mélancolie ; avec cela des éclairs de gaieté naïve, de l'esprit, des saillies, de l'entrain<sup>34</sup>, et plus loin il se répète : «Les qualités du talent de Gérard étaient tout opposées : c'était un esprit merveilleusement net et précis se servant avec un art infini d'une langue claire et rigoureuse, et qui, même dans ses écarts de raisonnement, n'était jamais obscur. Ni la philosophie de Kreutzer, ni la mythologie égyptienne ne lui avaient tourné la tête<sup>35</sup>. Par ailleurs, ce qui attire plus l'attention chez Asselineau, c'est qu'il attaque de front la préface du volume due à la main de Paul de Saint-Victor, qui «non seulement ne dit rien, mais qui, tout en ne disant rien, porte continuellement à faux. C'est une nouvelle variation sur les deux ou trois lieux communs inventés par les *manivellistes* de la presse. Évidemment M. Paul de Saint-Victor n'a point lu Gérard et ne l'a point connu. A force de représenter sans cesse Gérard de Nerval rêvant à la lune, tantôt bercé par les Walkyries, tantôt causant avec les Sphinx, on finira par persuader au public que ce malheureux homme n'avait rien d'humain. Volontiers en ferait-on un personnage légendaire, une sorte de loup-garou, un vampire bon à effrayer les bonnes femmes et à donner le vertige aux bons esprits<sup>36</sup>. Cette dernière remarque suggère qu'il existait déjà quelques idées reçues autour du pendu de la rue de la Vieille Lanterne un an après sa mort. Pour les con-

---

<sup>33</sup> Charles Asselineau, «*La Bohème galante*, par Gérard de Nerval. Paris, Michel Lévy frères. In-12 de 300 pages», *L'Athenaeum français*, 2 février 1856, p.89.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p.89.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p.90.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p.90.

naître, il suffit de lire la préface de Paul de Saint-Victor, qui n'est en fait qu'une reprise de sa nécrologie publiée pour la première fois le 5 février 1855 dans *Le Pays*<sup>37</sup>.

Dès le début, Gérard est présenté en ces termes : «ce poète au sourire d'enfant qui regardait le monde avec des yeux aussi lointains que les étoiles<sup>38</sup>». Il est décrit comme un garçon qui n'a jamais connu le sevrage des désillusions, glisse au-dessus de la terre sans s'y reposer et vit en poète ayant fait vœu de pauvreté. Quant à sa connaissance de l'Allemagne et de l'Orient, Paul de Saint-Victor est pleinement imprégné d'idées reçues de l'époque ; «Il faut avoir la tête forte et l'équilibre sûr pour descendre impunément dans le puits de la science germanique ; il en sort des vapeurs qui troublent et qui enivrent. L'Allemagne est le pays des hallucinations de l'intelligence [. . .]. Gérard, si disposé déjà aux idées mystiques, subit l'influence de ses doctrines ténébreuses ; son esprit s'enfuma de mystagogie et de sciences occultes<sup>39</sup>». Et pour l'Orient, «[les] sphinx du Nil achevèrent ce que les fées du Rhin avaient commencé. Ses rêves s'embrouillèrent, son imagination tomba dans l'incohérence<sup>40</sup>». La folie est présentée d'une manière plus ou moins frivole à la Janin et Dumas ; «Jamais on ne vit folie plus douce, délire plus tendre, excentricité plus inoffensive et plus amicale<sup>41</sup>». Saint-Victor ne manque pas de mentionner l'écriture nervalienne classique et limpide ; «Chose étrange ! au milieu du désordre intellectuel qui l'envahissait, son talent resta net, intact, accompli. Les fantaisies de son imagination prenaient, en se reflétant sur le papier, des

---

<sup>37</sup> Voir «Saint-Victor (Paul Bins, comte de)» dans Claude Pichois et Michel Brix, *Dictionnaire Nerval*, Du Lérot, 2006, p.425.

<sup>38</sup> *La Bohème galante*, p.i.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p.iii.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p.iii.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p.iv.

formes aussi pures que les empreintes des camées antiques. Il dessinait ses rêves avec un crayon presque raphaélique d'élégance et de légèreté. [ . . . ] Ainsi Gérard dessinait nos chimères, colorait des fantômes, mais d'une main toute grecque et d'un style sobre et clair comme la ligne d'une fresque de Pompeïa (sic)<sup>42</sup>. Mais l'accent est toujours mis sur l'aspect surnaturel ; évoquant *Les femmes du Caire* et *Les Filles du feu*, le préfacier renchérit encore sur l'image codifiée : «l'impondérable légèreté de leur démarche trahit leur surnaturelle origine. Elles vous apparaissent baignées et flottantes dans le fluide diaphane de l'évocation magnétique ; leurs yeux brillent de l'étrange scintillation des étoiles ; leurs pieds rasent la terre, leurs gestes expriment des signes mystérieux, leurs costumes mêmes tiennent de la nuée et de l'arc-en-ciel<sup>43</sup>». Ici, on peut se demander, avec Charles Asselineau, si Paul de Saint-Victor a lu les œuvres de Gérard de Nerval. Après ce développement, sa notice s'éloigne des deux ouvrages mentionnés, et suit automatiquement une image toute faite de Nerval, ébauchée par Janin et Dumas, consolidée par Nerval lui-même à force de la reprendre dans les préfaces de *Lorely* et des *Filles du feu*, et confirmée par d'autres auteurs de nécrologies après l'événement du 26 janvier 1855.

Dans son compte rendu de *La Bohème galante*, Charles Asselineau s'indigne de la politique des éditions Michel Lévy frères, qui a ajouté la nécrologie de Paul de Saint-Victor au début d'un recueil des textes plutôt réalistes : «Ses douleurs (de Nerval) n'ont été que pour lui ; ses écrits sont sains. Pour mettre en tête de ce volume, qui lui-même est quelque chose comme une biographie, il eût fallu demander à quelque ami de l'auteur un petit nombre de renseignements exacts, vrais, une appréciation

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, pp.iv-v.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p.v.

sans prétention de style ; mais les libraires ont le malheur de toujours à viser à l'économie et d'aimer par dessus tout le tout-fait<sup>44</sup>. En effet, malgré le statut de la préface à *La Bohème galante*, aux *Nuits d'octobre* et à *Promenades et Souvenirs*, etc., il n'y a aucune mention de ces textes, et, à part les deux titres des *Femmes du Caire* et des *Filles du feu*, il n'y a que *Aurélia* qui y est abordée. De plus, la notice de Paul de Saint-Victor est entièrement écrite sur le ton de la dramatisation : «Cependant, il y a quelques mois, l'esprit de Gérard subit une seconde éclipse. Dès lors, il fit nuit dans sa tête, mais une nuit pleine d'astres, de météores, de phénomènes lumineux. Son existence ne fut plus qu'une vision continue entrecoupée d'extases et de cauchemars. Lui-même a raconté les mystères de sa vie rêveuse dans cet étonnant récit intitulé : *Aurélia, ou le Rêve et la Vie*, qu'une Revue publiait le mois dernier. C'est une apocalypse d'amour, le Cantique des cantiques de la fièvre, la dictée d'un fumeur d'opium, l'essor d'une âme qui monte au ciel avec des airs de chauve-souris, un mélange ineffable de poèmes et de grimoires, de fantasmagories et de ravissements. Pour qui sait lire, il était évident que l'esprit qui concevait de tels rêves n'appartenait plus à ce monde, qu'il avait franchi depuis longtemps la porte d'ivoire [. . .]. Aussi l'admiration qu'éprouvèrent ses amis à la lecture de ce chef-d'œuvre en démente fut-elle mêlée de pressentiment et d'effroi<sup>45</sup>». Voici une nouvelle confirmation de l'image toute faite de Gérard de Nerval, qui est désormais présenté avant tout comme poète rêveur dominé par la folie.

---

<sup>44</sup> Asselineau, *art. cit.*, p.90.

<sup>45</sup> P. de Saint-Victor, *op. cit.*, pp.v-vi.



## «Pauvre pendu muet»

Au milieu de l'année 1855, Charles Baudelaire a fixé une image impressionnante du pendu dans son «Voyage à Cythère», poème autrefois dédié à «l'incorrigible Gérard<sup>46</sup> :

Pauvre pendu muet, tes douleurs sont les miennes !

[. . .]

Devant toi, pauvre diable au souvenir si cher,  
J'ai senti tous les becs et toutes les mâchoires  
Des corbeaux lancinants et des panthères noires  
Qui jadis aimaient tant à triturer ma chair.<sup>47</sup>

La pendaison du 26 janvier ne rapproche-t-elle pas bon gré mal gré Gérard de Nerval de cette image du solitaire de l'île de Cythère ? Certes, il y a des souvenirs sincères et attendrissants comme celui de Henri Heine, qui dit de Gérard : «C'était vraiment plutôt une âme qu'un homme, je dis une âme d'ange quelque banal que soit le mot. [. . .] Pauvre enfant ! tu méritais bien les larmes qui ont coulé à ton souvenir, et je ne peux retenir les miennes en écrivant ces lignes. Mais tes souffrances terrestres ont cessé, tandis que celles de ton collaborateur de la barrière de la Santé vont toujours leur train<sup>48</sup>». Mais souvent ceux qui écrivaient sur le pauvre suicidaire se sont acharnés sur quelques idées reçues qui dissimulent l'as-

---

<sup>46</sup> Lettre adressée à Théophile Gautier, datée de la fin de 1851, voir Baudelaire, *Correspondance*, t. I, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1973, p.180.

<sup>47</sup> «Voyage à Cythère», *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> juin 1855, p.1085.

<sup>48</sup> Henri Heine, «Préface» datant du 25 juin 1855 aux *Poèmes et Légendes*, Michel Lévy frères, 1855, pp.vii–viii.

pect réaliste, fantaisiste et humoriste du poète en prose, auteur de récits comme *Les Faux Saulniers*, *Les Nuits d'octobre* et *Promenades et Souvenirs*.

Loin de fixer éternellement les yeux sur son étoile, Gérard de Nerval était un observateur attentif des actualités ; dans ses deux derniers ouvrages, il évoquait les deux sujets dont on parlait beaucoup à l'époque. La première livraison de *Promenades et Souvenirs* contient des passages concernant l'Exposition universelle de 1855 et la guerre de Crimée : «La France est pauvre ; mais il viendra beaucoup d'Anglais l'année prochaine pour l'Exposition des Champs-Élysées. [ . . . ] Aujourd'hui, Sanit-Germain attend encore le résultat d'une promesse que la guerre a peut-être empêché de réaliser<sup>49</sup>». Et à la fin d'*Aurélia*, l'auteur ne manque pas d'avancer son pronostic à propos de la guerre de Crimée : «Je vis par là que notre patrie devenait l'arbitre de la querelle orientale, et qu'elles en attendaient la solution. Mon rêve se termina par le doux espoir que la paix nous serait enfin donnée<sup>50</sup>». La mort l'a empêché d'assister à l'Exposition universelle et de voir le dénouement de la guerre de Crimée, mais s'il n'était pas mort, il aurait inscrit ses points de vue dans des écrits qu'il aurait pu entamer.

Pour finir, on peut penser que l'année 1855 a joué un rôle décisif pour la lecture des textes de Gérard de Nerval ; malgré quelques résistances comme celles de Baudelaire et Charles Asselineau, c'est le rêve et la folie qui l'ont dominée, et ce phénomène persiste dans certains cas jusqu'à aujourd'hui.

---

<sup>49</sup> «Promenades et Souvenirs», *L'Illustration*, 30 décembre 1854, Pl. III., pp.673–674.

<sup>50</sup> «Aurélia ou Le Rêve et la Vie – Suite et fin.», *Revue de Paris*, 15 février 1855, Pl. III., p.749.

Mais ce «Pauvre pendu muet», il fut *lucide* malgré tout, reconnaissons-le.

——文学部教授——